

Le Piège américain
The French Connection
Le Piège américain Canada [Québec] 2008, 101 minutes

Élie Castiel

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47286ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2008). Review of [Le Piège américain : *The French Connection* / *Le Piège américain* Canada [Québec] 2008, 101 minutes]. *Séquences*, (254), 28–29.



Le Piège américain



Une humanité tragique et désespérée

Le Piège américain

The French Connection

Avant de visionner le tout dernier long métrage de Charles Binamé, nous nous attendions à une longue saga du milieu aux accents dramatiques, remplie de rebondissements prévisibles mais nécessaires au récit; en quelque sorte à quelque chose qui évoquerait par sa force dramatique le *Godfather* de Coppola. Rien de cela, sauf sans doute pour Coppola. À la fin de la projection, nous nous rendons compte que nous venons d'assister à un des films les plus intimes de Binamé. Étonnante surprise qui annonce peut-être un nouveau départ dans la carrière du cinéaste.

ÉLIE CASTIEL

Tout d'abord, situons le protagoniste : Lucien Rivard, personnage réel qui, au cours des années 40, 50 et 60 devient une légende dans le milieu interlope québécois, et plus particulièrement montréalais. À 86 ans, en 2002, l'homme tire sa révérence après une vie mouvementée. Comme tous ces anti-héros nationaux que l'histoire semble oublier, Rivard a suivi une trajectoire dangereuse, le plus souvent semée d'embûches, là où les règles de l'éthique, de la morale n'ont pas droit de cité. Au contraire, il a été un caïd de la drogue et a trempé dans d'autres combines illégales, ne reculant devant rien, comme il se doit dans ce métier, définissant néanmoins les règles à suivre pour parvenir à ses fins.

D'un point de vue sociologique, l'homme est certes un marginal, mais consciemment ou non, il place le Québec sur l'échiquier du monde. Le territoire national n'est plus isolé. Des choses se passent. Le Québec n'est plus une terre qui se reconnaît uniquement par sa culture, sa langue, son patrimoine et sa politique, mais également par les pratiques douteuses de certains individus, dont Rivard demeure l'un des pionniers les plus illustres : vol, fraude, prostitution, corruption, narcotiques. Et en fin de compte, incursion inévitable dans le milieu gouvernemental.

Pour la petite histoire : de 1940 à 1944, et ensuite de 1952 à 1959, Fulgencio Batista règne sur Cuba. Son régime est béni par le gouvernement américain puisque les dirigeants

de l'île suivent non seulement le modèle capitaliste dans tout ce qu'il a de pervers et d'opportuniste, mais le dépassent. La Havane est le paradis de la vie nocturne : cabarets, casinos, drogue, prostitution. C'est un univers de plaisir pour ceux qui s'y aventurent, mais également un lieu de trahison et de corruption, d'opportunités aussi pour ceux qui le dirigent. À Cuba, Rivard possède des boîtes de nuit et demeure l'un des individus du milieu les plus influents. Très vite, il devient une légende. Mais comme tout mafieux qui se respecte (et qui respecte les lois du pays), il doit verser une caution au gouvernement, question d'assurer le bon roulement de ses affaires.

Le Rivard de Binamé croit infailliblement aux affres du destin, ne se pose pas de questions sur son existence fragile et dangereuse.

Et puis (Fidel) Castro prend le pouvoir, répandant dans l'île l'utopie du parfait communisme, juste au moment où Rivard est près de devenir millionnaire. Les enfants de la révolution l'emprisonnent avec l'intention de le fusiller. Comme par miracle, il parvient à faire une demande d'asile auprès du ministère des Affaires étrangères du Canada qui, en fin de compte, l'aide à retourner à Montréal. Le reste est de l'histoire : rétablissement de la *French Connection*, liens avec André Durocher, un de ses acolytes, évasion spectaculaire de la prison de Bordeaux. Les faits qui ont conduit à cette escapade font d'ailleurs la joie des nouvelles radiophoniques et des journaux de l'époque.

Et puis ensuite des aventures aussi rocambolesques que réelles, un vrai film d'aventures tiré du quotidien d'une des personnalités québécoises les plus marquantes du milieu du XX^e siècle, personnalité que Charles Binamé a choisi de présenter avec dignité, respect, comme si Rivard, malgré sa vie dissolue, avait été la victime de son entourage. Entre l'assassinat de J. F. Kennedy et celui de son frère Robert, le caïd est mêlé à une série d'événements qui vont bouleverser l'histoire de l'Amérique. Quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Américains, Russes et Français mènent avec diplomatie une lutte sourde, incessante et stratégique pour s'appropriier les ressources naturelles du tiers-monde, ce qui mène leurs services secrets à collaborer avec le milieu du crime, qui peut leur ouvrir les portes. Bien entendu, Lucien Rivard profite de ce relâchement des mœurs pour tisser des liens ambigus avec les gouvernements.

La Havane, Marseille, La Nouvelle-Orléans deviennent des étapes essentielles. L'histoire du monde se construit non seulement avec les événements politiques, mais aussi avec l'indicible, l'interlope, le corrompu : privilèges, trahisons, opportunisme, meurtres, vengeance.

Pour Charles Binamé, il y avait là un sujet en or pour relater un épisode peu connu du grand public de l'histoire sociopolitique québécoise. Le résultat est un film intimiste qui évite tous les clichés auxquels on aurait pu s'attendre. D'une saga épique qui aurait très bien pu dépasser la durée normale d'un long métrage, le réalisateur s'est tiré à merveille avec

101 minutes inoubliables : magnifique travail de caméra, d'éclairage et de la couleur, transitions précises et logiques, montage rapide et efficace, et surtout et avant tout une solide interprétation de tous les comédiens. Tous, et en particulier Rémy Girard. Ici, il se surpasse, apportant à son personnage de mafieux une aura de mystère. Le Rivard de Girard est un homme à la fois actif et privé qui va droit au but. Mais Binamé a choisi de le présenter sous un jour tendre, humain. Girard rend parfaitement bien cette humanité tragique et désespérée. Le Rivard de Binamé croit infailliblement aux affres du destin, ne se pose pas de questions sur son existence fragile et dangereuse. Girard croit en ce personnage et lui procure une aura de mystère et de compassion, de pugnacité et de tendresse, de respect et de dignité.



Prostitution, corruption, trahison

Avec **Le Piège américain**, Charles Binamé a fait de Lucien Rivard un héros populaire. Et tant mieux, car ce choix narratif et la démarche cinématographique qui l'accompagne ne font que conduire à un spectacle cinématographique d'une profonde humanité et d'une étonnante intégrité, solide, efficace, d'une dramaturgie poignante qui évoque le Coppola aux accents à la fois lyriques et retenus de la grande époque. Sans doute, l'un des films québécois grand public les plus imposants de l'année.

■ Canada [Québec] 2008, 101 minutes — **Réal.** : Charles Binamé — **Scén.** : Fabienne Larouche, Michel Trudeau — **Images** : Pierre Gill — **Mont.** : Dominique Fortin — **Son** : Claude Beaugrand, Claude La Haye, Luc Boudrias — **Mus.** : Dazmo — **Dir. art.** : Danielle Labrie — **Cost.** : Michèle Hamel — **Int.** : Rémy Girard (Lucien Rivard), Gérard Darmon (Paul Mondolini), Colm Feore (Maurice Bishop), Jeffrey Cohen (Joe Cobden), Rose Chermie (Janet Lane), Jack Ruby (Tony Calabrella), Lieutenant Francis Fruge (Glenn Robin), Larry Day (trafiquant) — **Prod.** : Fabienne Larouche, Michel Trudeau — **Dist.** : Alliance.